

Apprendre
à philosopher avec
LACAN

Jérémy **Berriau**



L'identification imaginaire

Le désir : manque fondamental
et aliénation symbolique

L'éthique de la psychanalyse

Psychanalyse et politique

ellipses



Introduction

Un humoriste dans la philosophie

Philosophe ?

Il est tentant de prendre Lacan pour un philosophe. Au point qu'un commentateur aussi avisé que Jean-Pierre Cléro se demande franchement : « Y a-t-il une philosophie de Lacan ?¹ ». La question paraît légitime quand on considère le dialogue continu du psychanalyste français avec une tradition philosophique dont il possède une connaissance vaste, précise et approfondie. Et si le dialogue tourne parfois à la dispute, le jugement sévère que Lacan porte sur la philosophie et les philosophes n'en reste pas moins toujours perspicace, inspiré par une pensée propre et puissamment originale. Or la critique lacanienne, pour implacable qu'elle soit à l'endroit de tel ou tel philosophe considéré occasionnellement, est aussi radicale et systématique en ce qui concerne le principe même de toute philosophie : « Qui peut nier que la philosophie ait jamais été autre chose qu'une entreprise de fascination au bénéfice du maître ?² ». La philosophie relève en général du discours du maître – ou du « m'êtré » pour ce qui est de l'ontologie – dont le discours psychanalytique est justement « l'envers ». La volonté de *comprendre*, qui constitue la vertu philosophique cardinale, est dénoncée comme un vice consistant à vouloir *maîtriser* un réel qui nécessairement échappe à la connaissance.

1. Cléro 2014.

2. Lacan 1969, 23.

Antiphilosophe ?

Alain Badiou recense ainsi Lacan parmi les grands noms de l'antiphilosophie, aux côtés de Nietzsche et de Wittgenstein pour les modernes, de Pascal, Rousseau et Kierkegaard pour les classiques¹. Pourtant, les « contre-personnages » ou cibles favorites de Lacan ne sont pas les philosophes, mais bien les psychanalystes, sans épargner ceux qui viennent écouter avec dévotion son séminaire. Autant Lacan conserve toujours, au-delà de la critique, sinon une admiration réelle, du moins un respect non feint pour ses adversaires philosophes, autant il ne répugne jamais à trainer dans la boue ses collègues analystes, véritables « têtes de Turc » raillées et méprisées notamment pour leur ignorance crasse de la philosophie. Il faut dire qu'hormis un parterre de disciples religieusement conquis sans paraître saisir un traître mot de sa parole, Lacan doit affronter, sa vie durant, la défiance voire l'hostilité d'institutions et de mandarins de la psychanalyse qui le malmènent de scissions en exclusions, jusqu'à ce qu'il nomme son « excommunication² » en 1964 à partir de laquelle il prend son indépendance définitive. De sorte que s'il y a une antiphilosophie lacanienne, elle n'est pas moins, de fait, une antipsychanalyse, si l'on excepte l'inventeur Freud auquel Lacan préconise le retour³, à l'encontre des courants dominants du post-freudisme et particulièrement de l'*Ego psychology* emmenée par Anna Freud et Rudolph Loewenstein.

Sophiste ?

Philosophe, antiphilosophe, psychanalyste, antipsychanalyste post-freudien ? Lacan est peut-être tout cela à la fois, brouillant les pistes et les frontières, semblable

1. Badiou 2013, 9.

2. Lacan 1963, 7-17.

3. Lacan 1965b.

au sophiste de Platon, frère ennemi mais jumeau du philosophe, « animal retors » qui, indiscernablement proie ou prédateur, ne se laisse pas « attraper avec une seule main¹ ». Dans cette perspective, Barbara Cassin présente Lacan comme une figure moderne du sophiste², avec le souci de lui rendre les lettres de noblesse que la critique platonicienne, parfois sommaire, lui refuse. Car Lacan définit lui-même sa pensée comme un « motérialisme » : le langage est la matière de toute réalité, la matrice par laquelle le sujet advient à lui-même et constitue son monde, la dimension indépassable de la condition humaine qui définit l'homme comme « parlêtre ». Dans son irrévérence, Lacan ne reconnaît donc qu'une seule loi : la loi du signifiant, dont toutes les autres sont des avatars et des conséquences. Reste que la sophistique voire la sophistication lacanienne n'est en aucun cas déployée à des fins de pouvoir. Nous verrons même que l'éthique et la politique de l'analyste ne se conçoivent que dans un registre d'anti-pouvoir. Et alors qu'on a pu accuser Lacan de se comporter en gourou, chef religieux ou despote intellectuel, exerçant la terreur tant sur ses opposants que sur ses partisans, Michel Foucault rappelle en effet : « Quant au « terrorisme », je ferai simplement remarquer une chose : Lacan n'exerçait aucun pouvoir institutionnel. Ceux qui l'écoutaient voulaient précisément l'écouter. Il ne terrorisait que ceux qui avaient peur. L'influence que l'on exerce ne peut jamais être un pouvoir que l'on impose³ ».

Lacan et le lacanisme

Lacan était un maître, incontestablement. Mais il revendiquait n'être qu'un *magister* freudien (« Je suis celui qui a lu Freud »), quand les lacaniens, avides de se cloîtrer

1. Platon 1950, II, 272.

2. Cassin 2021.

3. Foucault 2001, II, 1024.

en chapelle, l'érigeaient déjà en *dominus*: « À vous d'être lacaniens, si vous voulez. Moi, je suis freudien ». Présentant que le lacanisme allait dégénérer en une singerie caricaturale, où des logorrhées absconses s'autoriseraient de son verbe génial, Lacan prévenait en ces termes ses disciples: « Faites comme moi, mais ne m'imitiez pas ». Cette règle, l'auteur des *Écrits* s'y est lui-même rigoureusement astreint, raison pour laquelle il est devenu créateur en psychanalyse: sa lecture minutieuse de Freud se révèle si féconde, qu'elle finit par faire au père de la psychanalyse un enfant dans le dos, et déboucher sur une œuvre nouvelle. Lacan aurait pu, à l'instar de Nietzsche, écrire au-dessus de sa porte:

*«J'habite ma propre maison
Je n'ai jamais imité personne en rien
Et – je me ris de tout maître
Qui n'a su rire de lui-même! »*

Rire et parodie

Sans doute est-ce l'essentiel qui a échappé à certains lacaniens se prenant trop au sérieux: Lacan sait rire, de tous et de tout, et avant tout de lui-même. Il fait assurément partie de ces auteurs que nous déformons, comme dit Gilles Deleuze, « à force de substituer un sentiment tragique puéril à la puissance agressive comique de la pensée qui les anime² ». Ses élans de lucidité sombre, portés par un gongorisme outrancier, masquent à peine leur profonde impulsion parodique. Maurice Pinguet le décrit avec force: « Cet homme prompt à tourner tout en dérision ne voyait donc pas qu'il pontifiait, qu'il se prenait au sérieux? Mais non, il aurait répondu que le fait de ne

1. Nietzsche 2019, 917.

2. Deleuze 1967, 75.

rien prendre au sérieux l'empêchait d'être paranoïaque : derrière les moments d'emphase, d'orgueil, de violence, on sentait percer le rire et la parodie¹ ».

Un pitre ?

Ce sens du comique, du rire et de la dérision, tient d'abord à la complexion propre de Lacan, à sa personnalité fantasque et son caractère facétieux. Le ténébreux docteur de la rue de Lille se transforme à ses heures en un pitre trublion et noceur, revêtant les déguisements les plus extravagants lors d'immenses bacchanales qu'il organise à *La Prévôté*, sa maison de campagne. Ses amitiés et incartades dans les cercles surréalistes sont également bien connues. Dandy et flambeur, un brin décadent, il collectionne les cigares biscornus, les chaussures sur mesure, les étoffes rares et luxueuses, les œuvres d'art et les voitures de sport qu'il adore propulser à des vitesses vertigineuses. Heidegger en fait d'ailleurs les frais, lorsqu'il éprouve son propre « être-pour-la-mort » ce jour de septembre 1955 où Lacan le conduit pour une « visite-éclair² » à la cathédrale de Chartres, pied au plancher d'un de ses furieux bolides et sans jamais consentir à décélérer, malgré les supplications d'épouvante de Mme Heidegger et le silence faussement stoïque du philosophe. Cet épisode lui inspirera sans doute en partie ce mot bien connu sur son chauffeur-chauffard de circonstance : « Le psychiatre a besoin d'un psychiatre³ ». Mais possiblement le philosophe reçoit-il alors, de la part du psychiatre français, la leçon de philosophie dont lui-même a besoin, qui lui enseigne à quel *train d'enfer* en tant qu'universitaire zéléateur du Reich il voua accidentellement des populations innocentes, et ce qu'il coûte d'angoisse d'être piégé dans le fantasme

1. Allouch 2009, 102.

2. Roudinesco 1993, 300.

3. *Ibid.*, 306.

d'un autre : Sylvia Bataille, devenue l'épouse Sylvia Lacan, ainsi que leur fille Judith, n'échappèrent que de justesse à la mort à Auschwitz, à la faveur d'une audace de Jacques parvenu à dérober, à la Noël 1942 au commissariat de Cagnes, les documents attestant la judéité de celles-ci.

Humour contre ironie

Chez ce bouffon qui ne se désire ni serf ni seigneur, on ne trouve donc nulle frivolité, mais plutôt la clairvoyance et le courage d'un « étourdit » désignant le roi nu¹. En effet « rien ne saurait se dire « sérieusement » [...] qu'à prendre sens de l'ordre du comique² », tandis que l'esprit de sérieux, de pesanteur et de morgue, expose tant les philosophes professionnels que les psychanalystes fonctionnarisés au ridicule de leurs propres illusion et lâcheté. On a pu répertorier, dans l'œuvre de Lacan, près de 800 néologismes³, mots-valises (« autruiche », « sinthome », « hommosexualité », « hommelette », « hystoire », « *Dingité* ») ou calembours (« père-version », « co-naissance », « inter-dit », « dit-femme », « écollectif », « amour ») mais encore des maximes (« il n'y a pas de rapport sexuel », « Dieu est inconscient », « l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas », « l'hystérique cherche un maître pour le dominer », « Y a d'l'Un »), dont certains devenus proverbiaux, ont contribué à sa notoriété au-delà des cercles psychanalytiques. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ces bons mots, au-delà de la verve de l'amuseur et de son tempérament cocasse, ressortissent à *l'humour* comme décision philosophique essentielle. Deleuze en définit parfaitement la méthode, qu'il oppose à celle de *l'ironie* : « Nous appelons humour, non plus le mouvement qui remonte de la loi vers un plus haut principe, mais

1. Schwartz 2006.

2. Lacan 1972a, 461.

3. Bénabou 2002.

celui qui descend de la loi vers les conséquences¹ ». Lacan renverse tout l'héritage ironiste de la philosophie qui, depuis Socrate, cherche à fonder la loi sur un plus haut principe : l'Idée, la Nature, Dieu, la Raison, la Matière, L'Esprit, la Vie, la Durée, l'Être... Comme humoriste en philosophie, il tire au contraire les conséquences du primat de la loi du signifiant : le moi est imaginaire, le désir est manque, le sujet est barré, le réel est impossible, la vérité échappe au savoir.

Vérité et hermétisme

On se méprendrait pourtant en assimilant cette position à un scepticisme. Car « l'inconscient [...] suppose la dimension d'une fondamentale vérité² », bien que d'une « vérité partielle³ ». Il s'agit d'une vérité qui, opératoire depuis une position inconnue, inconsciente, se manifeste comme manquante et surtout manquée : c'est la vérité du ratage et du non-rapport sexuels, la vérité du désir en tant que son objet perpétuellement se dérobe. Cette vérité, que les philosophes veulent « sauver⁴ » par la promesse de l'épouser non sans l'avoir rehaussée d'un statut plus noble, *se sauve* pourtant loin d'eux. Elle se contente de proférer « Moi la vérité, je parle⁵ », en tenant à distance infranchissable le réel qu'elle évoque. C'est cette distance que Lacan transpose dans son style notoirement sibyllin. À ce propos encore, Michel Foucault est décisif : « Je pense que l'hermétisme de Lacan est dû au fait qu'il voulait que la lecture de ses textes ne soit pas simplement une « prise de conscience » de ses idées. Il voulait que le lecteur se découvre lui-même, comme sujet de désir, à travers cette

1. Deleuze 1967, 77.

2. Juranville 1984, 53.

3. *Ibid.*, 79.

4. Lacan 1969, 71.

5. Lacan 1955b, 409.

lecture. Lacan voulait que l'obscurité de ses *Écrits* fût la complexité même du sujet, et que le travail nécessaire pour le comprendre fût un travail à réaliser sur soi-même¹. La difficulté redoutable et résolue des écrits et de la parole de Lacan n'est pas due à un ésotérisme snob, une désinvolture brouillonne, pas davantage à un esprit confus, mais à l'effort pour sensibiliser le lecteur et l'auditeur à leur enserrement dans la chaîne signifiante, dont découle leur condition de sujets de désir, aliénés, en conséquence, à leur demande à l'Autre. Demande qui est toujours, en son fond, demande d'amour.

Un escroc ?

Or, on prend la mesure du génie comique de Lacan, quand on imagine qu'il parvient, durant plusieurs décennies, à susciter cette demande chez les plus fameux intellectuels, médecins et artistes de l'époque, qui se précipitent à son séminaire, à son cabinet, sur ses écrits, pour y rester dans une hébétude fascinée, subjugués d'incompréhension, confrontés simplement au vide de leur désir et à leur ratage sexuel. Quand ils ne se font pas claquer la porte au nez après de longues heures d'attente dans l'escalier bondé d'analysants de la rue de Lille, les quelques chanceux qui atteignent le divan tant convoité y sont soulagés de leur fortune au terme de séances à « durée variable » – c'est-à-dire *courtes* la plupart du temps – durant lesquelles ils se font souvent tancer et malmener, mais dont ils repartent ivres de reconnaissance pour les quelques secondes d'écoute que le maître a condescendu à leur accorder. Qu'importe si le vacarme de l'agrafeuse, dont joue allègrement ce *self made man* accrochant ses billets de banque en kyrielle, recouvre la jactance dans laquelle ils confient ce qu'ils ont

1. Foucault 2001, II, 1024.